

BRAZZAVILLE : LES ENJEUX DE LA GEOGRAPHIE DES MIGRATIONS (1800-2010)

Joseph ZIDI

Département d'Histoire
Université Marien Ngouabi (Congo)
Email:zidijoseph@gmail.com

Résumé

Brazzaville s'élève aujourd'hui sur un ancien espace téké appelé jadis *Mfoa*. Avec Pierre Savorgnan de Brazza, ce petit village devenu cité connaît une évolution socio-culturelle et politique notable : capitale du Congo-français en 1904, capitale de l'Afrique Equatoriale Française en 1910, commune mixte en 1912, capitale de la France Libre en 1940, Chef-lieu du Moyen-Congo jusqu'en 1958, capitale de la République du Congo en 1960. Au-delà de toutes ces influences, Brazzaville a été lotie, du point de vue de son espace, des langues vernaculaires parlées, par des courants migratoires de deux ordres : internes d'abord, celui parti du sud du pays (les Kongo), celui du nord du pays (les Ngala) et le courant externe constitué essentiellement par les occidentaux et les ouest-africains. Depuis, la ville a été structurée en quatre pôles : Bacongo-Makélékélé habité en majorité par les ressortissants du Sud-est ; Diata-Mfilou par les ressortissants du sud-ouest ; Ouenzé-Talangäï par les peuples du nord ; le centre-ville, une cité coloniale et Poto-poto-Moungali où se concentrent toutes les ethnies du Congo avec une forte présence des populations de l'Afrique de l'ouest. Cloisonnée en Brazzaville nord et Brazzaville sud, cette cité pose aujourd'hui des problèmes de développement urbain harmonieux. Les projets d'urbanisation subissent une influence, une résistance et une acceptation à la fois politique et culturelle. Nous nous proposons d'examiner le poids de l'héritage des événements sociopolitiques (de 1959 à nos jours) qui structure encore l'imaginaire des brazzavillois et d'évaluer les efforts consentis pour tenter de réduire ces ressentis psycho-ethniques négatifs.

Mots-clés : Brazzaville, développement, Kongo, Ngala, ethnie, conflit, unité.

Abstract

Brazzaville rises today on an old téké space in olden days called *Mfoa*. With Pierre Savorgnan de Brazza, this small village become a city knows a sociocultural and political evolution notable: capital of French-Congo in 1904, capital of French Equatorial Africa in 1910, mixed commune in 1912, capital of Free France in 1940, Chief town of Moyen-Congo until 1958, capital of the Republic of Congo in 1960. Beyond all these influences, Brazzaville was parcelled out, from the

point of view of its space, of the spoken vernacular languages, by migratory currents of two orders: interns initially, that started from the south of the country (Kongo), that of the north of the country (Ngala) and the external current primarily made up by the Westerners and the West African ones. Since, the city was structured in four poles: Bacongo-Makélékélé inhabited in majority by the nationals of South-east; Diata-Mfilou by the nationals of south-west; Ouenzé-Talangai by the people of north; downtown area, a colonial city and Poto-Poto-Moungali where concentrate all the ethnic groups of Congo with a strong presence of the populations of West Africa. Colonized into Northern and southern Brazzaville, this city poses problems of harmonious urban development today. Urbanizing projects undergo an influence, a resistance and an acceptation at once political and cultural. We propose to examine the weight of the heritage of the sociopolitical events (of 1959 to nowadays) which still structure a negative imaginary of people of Brazzaville and the efforts authorized to try to reduce these felt psycho-ethnic.

Key words: Brazzaville, development, Kongo, Ngala, ethnic group, conflict, unity.

Introduction

Jusqu'en 1880, *Mfoa*, le site sur lequel est bâtie Brazzaville aujourd'hui était sous juridiction de l'*Onkoo*, le roi téké. La signature du traité Brazza-Makoko, le 10 septembre 1880, change complètement le destin de cet espace adossé au grand marché fluvial de *Mpumbu*. Sa position géographique est un atout stratégique. Il faut noter la position carrefour du Stanley-Pool, placé au point de convergence des voies terrestre et fluviale. Il s'agissait de trois pistes qui partaient de la côte et aboutissaient au *Mpumbu* ou Stanley-Pool. La première, fut la « Piste des Esclaves et des Portages », l'ancienne route des caravanes qui reliait *Loango* au *Mpumbu*. La seconde assurait la liaison entre *Luanda* et *Mpumbu* par *Mbanza-Kongo*, devenue San Salvador avec la colonisation portugaise au XVI^{ème} siècle. Enfin, celle qui part de Mpinda, à l'embouchure du *Zaire* (Congo), atteignait *Mpumbu* par *Mbanza-Kongo*. Pierre Savorgnan De Brazza qui arrive à *Mfoa* le 1^{er} octobre 1880, confirma le rôle que le *Mpumbu* jouait sur le plan commercial. Dans son rapport sur l'occupation de *Mfoa* rédigé en avril 1882, il écrit :

« C'est le point commercialement stratégique autour duquel gravite la question du Congo »(D. Neuville et Ch. Breard, 1884, p. 159).

Le Père Prosper Augouard qui arriva sur les lieux le 7 août 1881, à la demande de Brazza, présentait à son tour le *Pool* en ces termes :

« Ce point important, véritable porte d'entrée de tout l'intérieur, et centre de commerce » (P. Augouard, 1882, p. 141).

C'est à partir de cet espace que De Brazza, en concurrence avec Stanley, en face, sur la rive gauche du fleuve Congo, décide de sceller le sort de la France en Afrique centrale. Très vite, l'alliance coloniale : Colonisation, Christianisation et Commerce déjà expérimentée au Kongo dia Ntotila se met en place. Avec la prise de possession effective des terres au lendemain de la Conférence de Berlin (1885), la structure spatiale et le rôle de Brazzaville s'accroissent. En 1904, Brazzaville devient capitale du Congo-français, capitale de l'Afrique Equatoriale Française en 1910, commune mixte en 1912, capitale de la France Libre en 1940, Chef-lieu du Moyen-Congo jusqu'en 1958, capitale de la République du Congo en 1960. Comment, dans l'espace et dans le temps, s'est construite la ville de Brazzaville ? De cette question centrale découle un autre questionnement. Pourquoi est-elle fondamentalement une ville de migrations ? Quels sont les enjeux et les différents stéréotypes sociaux que cette géographie des migrations ont généré dans l'espace et dans le temps ? Quel est l'impact de tout cela dans le développement socio-politique et économique de Brazzaville ?

Vouloir clarifier une telle problématique suppose un dépouillement méthodique d'une masse critique suffisante. Et elle existe. Georges Balandier (G. Balandier, 1985), dans une démarche socio-anthropologique dessine une ville construite sur trois pôles : Poto-poto au nord et Bacongo au sud, séparés par le quartier colonial, aujourd'hui le centre-ville. Coulée dès le départ sur deux identités, nationale et coloniale, Brisset-Guibert (H. Brisset-Guibert, 1988) montre la complexité des rapports entre les autochtones et les coloniaux, obligés de cohabiter dans un même espace mais aussi de se regarder à distance par réflexe culturel. Pourtant, les mentalités changent et les rapports évoluent au gré de l'urbanisation. Scholastique Dianzinga (S. Dianzinga, p. 89-102) retrace cette métamorphose physique et mentale de Brazzaville, cent ans après sa création. Dans une perspective comparatiste, Gondola (Ch. D. Gondola, 1977) explore l'évolution de ces deux cités liées par l'histoire des royaumes Téké et Kongo dia Ntotila, deux villes jumelles,

interdépendantes, au destin colonial différent. L'année 1880 marque la fondation de ville de Brazzaville et 2010, la célébration du cinquantenaire de l'indépendance de la République du Congo.

Ce texte se propose de montrer le pari pris par les gouvernants et qui consiste à remodeler un tel espace coupé en deux : Brazzaville nord et Brazzaville sud, régulièrement utilisé et opposé tout à la fois par le jeu politique. Il s'agit d'explorer les efforts de dépassement envisagé pour créer un vivre-ensemble durable et sincère, au-delà du poids de l'histoire. Sur cette base, nous partirons de la création de Brazzaville pour comprendre les différentes migrations qui ont dessiné l'image de la ville avant d'examiner, dans une perspective de l'histoire des mentalités, les logiques de combat qui s'installent entre le métissage culturel inévitable, les protestations idéologiques sous fond d'impostureethnocentriste et leurs impacts sur le développement.

I – Création et peuplement de Brazzaville

1 – La création de Brazzaville

Le phénomène urbain n'est pas né avec la colonisation. L'Afrique précoloniale a connu des grands centres. Ce qu'on appelait *Mbanza* (centre, capitale), par exemple chez les Kongo, furent des lieux de convergence des peuples et de création d'une modernité par rapport au reste du territoire. Des témoignages abondent sur Mbanza-Kongo. Dapper (O. Dapper, 1686), Batsikama ba Mampuya ma Ndwala (Batsikama ba Mampuya ma Ndwala, 0971), Georges Balandier (G. Balandier, *ibid*) tentent de restituer son habitat et de retracer son évolution. On sait à ce sujet que la modernisation (L. Jadin et M. Dicorato, 1971) de cette ville fut la priorité de Nzinga Mvemba, Afonso 1^{er}, avec l'aide des missionnaires occidentaux. Presque partout en Afrique noire, les capitales des royaumes jouèrent le même rôle de catalyseur des aspirations des peuples, de lieu d'espérance et d'ouverture à l'universel.

La création des villes modernes est une évolution dans la structuration de l'espace, l'architecture, le statut des hommes et le projet historique qu'elles se donnent. Si les capitales précoloniales appartenaient aux peuples, la ville moderne, coloniale, est d'abord gérée par la métropole qui y impose sa marque et décide de son évolution d'abord pour s'y affirmer, ensuite pour mieux canaliser ses besoins économiques et son rayonnement politique. C'est un territoire presque étranger dans lequel on y va juste pour travailler :

« Peut-être l'Africain ne s'est jamais tout à fait senti chez lui dans les villes des Blancs. Il y vit comme dans le monde des autres... [...] c'est la ville où l'espace où le Noir colonisé fait l'expérience directe de la domination » (C. Collantes Diez, 2008, p. 20)

Deux éléments sont indissociables et incontournables au sujet de la création de la ville de Brazzaville. Il s'agit de Pierre Savorgnan De Brazza et du traité Brazza-Makoko¹. Le premier est un explorateur de nationalité italienne au service de la France. Ce personnage emblématique de la conquête coloniale en Afrique atteint le Congo le 1^{er} octobre 1800. Il est le fondateur de la ville qui porte son nom. On le voit, le nom même de De Brazza concentre en lui une partie importante de l'histoire du Congo colonial. Le deuxième, le traité du 10 septembre 1880 par lequel le roi des Téké cède une portion de ses terres à la France. Mais, il a fallu attendre le 03 octobre de la même année pour que la prise de possession de cette terre, entre la rivière Djoué et Impila, soit effective. C'est lors de son troisième voyage que *Mfoa* prit une autre dimension. Pierre Savorgnan De Brazza demanda à De Chavannes d'y créer un poste colonial (G. Balandier., 1985, p. 16). L'emplacement choisi est un plateau, l'actuel site de la Présidence de la République (R. Frey, 1980, p. 23), sur lequel De Chavannes achève sa maison le 30 octobre 1884. La structure spatiale de cette ville était simple : deux villages téké au nord sous le contrôle du chef Mbankwa et un autre au sud dirigé par le chef Mbama. Brazzaville, « une ville créée par les blancs et habitée par les noirs », n'échappa donc pas au bicéphalisme (J. M. Ela., 1983, p. 71-72) : un quartier des blancs et deux villages indigènes alentours. La circulaire du 15 juin 1909 du Gouverneur général Martial Merlin impose officiellement cette séparation. Il écrivit ce propos :

« Les villages indigènes représentent un foyer de contagion, un réservoir presque inépuisable de virus de toutes les endémies qui menacent l'Européen ; c'est dans les villages africains que le moustique et la mouche tsé-tsé s'infectent. Il importe donc que le village indigène et la ville européenne occupent des quartiers distincts »(S. Dianzinga, 2006,p. 22).

¹ Ce traité est ratifié le 21 novembre 1882 par le Parlement français.

2 – Peuplement de Brazzaville

A la veille de l'indépendance, les deux villages indigènes deviennent des quartiers. Poto-Poto d'abord, appelé ainsi à cause des nombreux marécages et de la boue qui le couvraient après une pluie. Il va vite devenir le quartier des populations du Haut-Congo. Celles-ci, paysannes, ne vivent que de l'agriculture et surtout du commerce sur le fleuve Congo. Ces peuples du nord Congo sont, entre autres : Mbosi, Kouyou, Likuba, Mbondjo, bref les *Ngala* de la rive droite et les Bobangui, peuple à cheval sur les deux rives du Congo. Mais le peuple téké demeure majoritaire, bien que le caractère timide et réservé qu'on leur colle les écarte peu à peu de la vie sociale et économique. Du coup, leur influence et le statut de *nga nsié* (chef de terre, propriétaire foncier) s'effrite considérablement dans un espace culturel où l'achat (de terrain notamment) définit désormais la propriété individuelle et collective. A cette communauté nationale, s'ajoute une forte communauté étrangère, ouest africaine en particulier : les Maliens, les Sénégalais, les Togolais, les Béninois qui, jusqu'à une date récente étaient beaucoup plus connus sous le nom de *Popo*. L'occupation de l'espace par ces communautés est présentée par Raymond Mengaen ces termes :

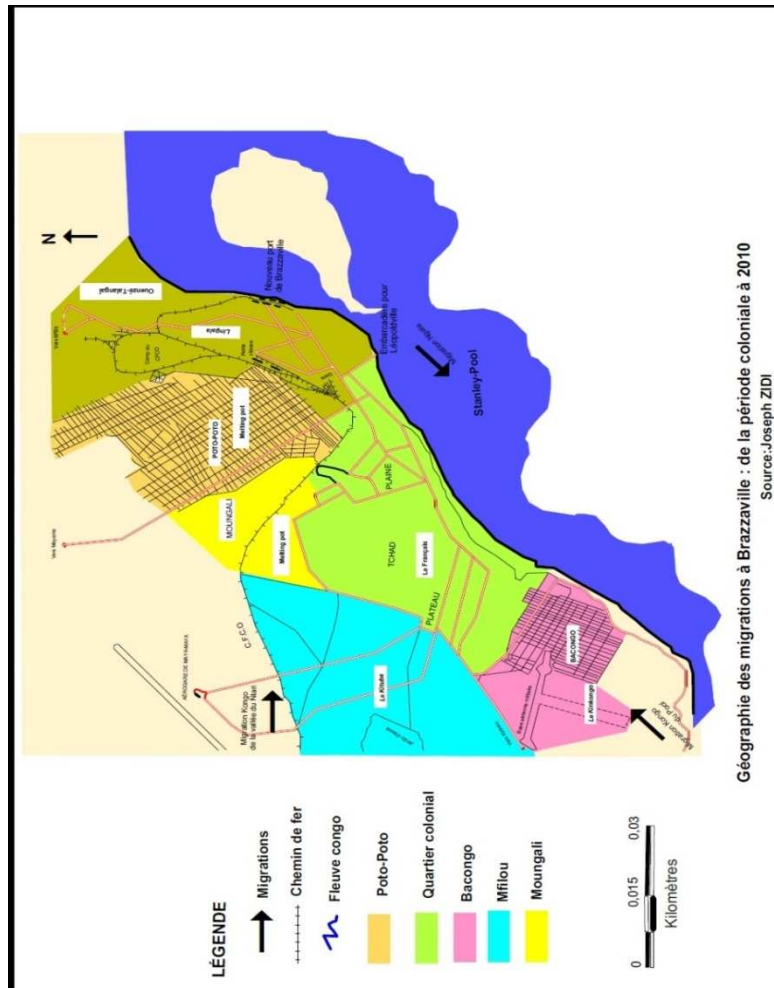
« Les Mongo s'installèrent en face de l'actuelle église Sainte-Anne du Congo, les Mbondjo, quant à eux occupèrent l'emplacement actuel de l'église Sainte-Anne du Congo. [...] Sur l'actuelle place de l'église protestante, se fixent les originaires de San Salvador, en Angola. Sur l'emplacement de l'actuelle maison commune s'installent les Camerounais dont Kwame fut parmi les premiers, le représentant le plus influent. Les Bonga, originaires de l'Oubangui, occupèrent, jusqu'à la rue Haoussa, le site de l'actuelle Luna Park. Les Sénégalais occupèrent le site joutant, à l'Ouest, le site des Banda. Au sud-est du site des Banda, les Bolobo de l'Oubangui-Chari »(R. Menga Poaty, 2013, p. 29)

La toponymie restitue cette réalité démographique. Les rues et les avenues comme Batéké, Banziri, Bakota, Bandas, Mbochi, Kouyou, Haoussa, Mbaka, Yakoma, Bangangoulou, illustrent bien cette diversité. Le brassage des populations qu'offre ce quartier renvoie aux origines ethniques de ses habitants. Il donne lieu à un *melting pot* qui fait aujourd'hui son identité, le centre où toute la représentation nationale et africaine est présente.

L'urbanisation progressive de cette partie de la ville, dans le domaine des infrastructures économiques, voit s'imposer une zone administrative et commerciale, un autre village téké du chef Ntaba, tourné vers le fleuve : Impila. Phyllis Martin (P. Martin, 2005, p. 74) note l'émergence dans cette zone de petites fabriques de cigarette, de savon et quelques objets du quotidien. Lorsque l'urbanisation est amorcée au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale avec la création en 1947 du Fonds d'Investissement pour le Développement Economique et Social (FIDES), les quartiers comme MOUNGALI et Ouenzé (marché, lieu de transaction en langue lingala) voient progressivement le jour. Jean Pierre Banzouzi précise à ce sujet que :

« Dans ces deux quartiers les rues portent des noms de villes de l'AEF, des chefs-lieux de région, des villages de l'ancien Moyen-Congo, comme en témoignent les rues Franceville, Bangui, Kinkala, Owando, (ex-Fort Rousset), Loubomo 81 (ex-rue Dolisie), Itoumbi, Lénine (ex-rue Impfondo), Linzolo, Balloys, Dongou et Epena. La volonté de reproduire l'avenue des Champs-Élysées, qui mesure 60 mètres de large, permit la création en 1958 et 1965 de l'avenue des 60 mètres qui changera successivement de nom : Mindouli, débaptisée pour s'appeler Jacques Opangault, du nom du Président du Mouvement Socialiste Africain, Vice-Président du Conseil du Gouvernement, puis baptisée de nouveau avenue des 3 Martyrs la mémoire des citoyens congolais morts les 13, 14 et 15 Août 1963 »(J. P. Banzouzi, 1986, p. 82)

On peut retenir que peuplé par des ressortissants du Haut-Congo et des immigrés africains, Poto-Poto se définit comme une zone commerciale et industrielle. Son encrage est plutôt panafricain.



Baongo quant à lui se donne à voir comme une excroissance de la zone administrative et européenne. Ce petit village habité essentiellement par les Kongo venus, en majorité du Pool, fut d'abord un espace téké sous tutelle du chef Mbama. Ce fut le lieu où habitaient les esclaves venus en particulier de la mission catholique de Linzolo (J. Ernould., 1995, p. 66) en situation de réinsertion socioprofessionnelle. Si les Kongo sont majoritaires, on compte une petite communauté Dahoméenne (*Popo*) qui, pour des besoins de commerce, émigre vers Poto-Poto. Il y a aussi une présence des congolais de la rive gauche dont le symbole fut le chef Kitengué, le nom d'une des rues de Baongo. Au fil du temps, Baongo concentre un certain nombre d'infrastructures, des lieux de mémoire, qui attirent les occidentaux :

la piste des caravanes et de portage (des esclaves), le premier aéroport, l'unique Lycée de l'AEF, la résidence de l'autorité française au Congo (la case de Gaulle), des fontaines publiques qui améliorent sensiblement l'hygiène des populations. De même, la proximité de l'hôpital général (l'actuel commissariat central de police) et l'Institut Pasteur renforcent le sentiment de sécurité sanitaire dans une ville où sévissent régulièrement les épidémies du paludisme et la trypanosomiase (D. Kodja Manckessi., 2011, p. 21). Là aussi, la toponymie témoigne de cette forte concentration européenne. On trouve, en effet, à Baongo, des rues à consonance occidentale, française : rue Ball, Lamy, Antonnetti, Berthelot, Sodergren, Alfassa, Béranger, Condorcet, Surcouf, Montaigne, Voltaire, Jules Grévy, Félix Eboué, Chaptal, Mère Marie, Jean Bart, Raymond Paillet, Molle. Ces quelques noms rappellent les grandes personnalités de l'histoire, de la littérature et de l'administration publique.

Baongo connaîtra son développement avec la création des quartiers *Makélékélé* (du nom du petit cours d'eau *kélékélé*) *Mokondzi-Ngouaka* (*mokonzi* : chef ; *Ngouaka*, un originaire de la Centratrafiqie très influent), *Météo* (une ancienne station terrienne) et *Kinsundi* (la limite sud du territoire du grand chef traditionnel téké de Ngamaba, actuel quartier de Mfilou). Nous sommes entre 1950-1965.

On le comprend, Baongo ne se définit pas par rapport à des particularités ethniques ou panafricaines, mais rappelle son caractère de dépendance au quartier administratif.

Ces deux villages indigènes, Poto-Poto et Baongo sont, comme l'indiquait Martial Merlin, séparés par les quartiers coloniaux : le Plateau¹, la plaine², la mission ou l'aiglon³ et le quartier Tchad¹.

¹Le Plateau, quartier administratif, est compris entre les ravins de la Glacière et du Tchad. C'est sur ce Plateau que fut acheté et payé en barrettes le groupe de 17 paillotes du chef N'Guia en 1886. De Chavannes y construisit la « première case » de Brazzaville.

² « *La concession s'étendait depuis la colline de l'Aiglon - actuel lycée Jusqu' au fleuve-ancien port-Léon, près de la mairie. Dès 1887, une statue de la Vierge, don d'Aton Gresshoff le directeur de la compagnie hollandaise, est érigée au centre de cette concession ; elle est encore visible dans la grande cour extérieure* ». Lire, B. Toulhier., 1996, *Brazzaville la-verte*, Brazzaville, Centre Culturel Français, p. 21.

³ Il symbolise la pénétration de la mission catholique. Il abrite la mission (la cathédrale) « placée sous le vocable de Saint-Firmin, puis de Sacré-Cœur est édiflée à partir de 1892 » par monseigneur Prosper Augouard. B. Toulhier, *ibid.*

Tous ces quartiers forment le centre administratif et religieux. Les habitants sont, pour l'essentiel, des occidentaux.

La nomination du Gouverneur Félix Eboué en 1940 marque un tournant décisif dans l'amélioration des infrastructures. Quelques symboles résument l'encrage de la France au Congo. Il s'agit d'abord de la construction en 1892 d'une Cathédrale sur l'ancien « village de liberté », un village des esclaves, principalement du Haut-Congo. Cet édifice réaménagé en 1902 et 1904, puis en 1952 confirme l'implantation de la mission catholique tant souhaitée par Monseigneur Prosper Augouard qui en fut l'architecte jusqu'à sa mort en 1921. Viennent ensuite l'hôtel de ville de Brazzaville, construit en 1911 et inauguré en 1912 ; la « Case de Gaulle » terminée en 1942 pour accueillir le général De Gaulle. Au plan économique, le développement des activités commerciales sur le fleuve Congo autour des années 1900 et la construction du chemin de fer en 1925, inauguré en 1934, renforcent le caractère de transit du Congo. Les effets multiplicateurs de ces deux moyens de transport et leurs impacts sur la mobilité des personnes contribuent à l'accroissement rapide de la population urbaine. Le recensement réalisé en 1951 évalue la population générale à 75 000 habitants (18 500 à Bacongo et 56 000 à Poto-Poto). La population européenne passe de 1 500 en 1944 à 6 500 en 1951 (G. Balandier, p. 25-26). Cette cité en développement a désormais besoin de la main-d'œuvre. Celle-ci ne peut venir en majorité que de l'intérieur du pays. On assiste alors à un exode rural massif.

Il importe de signaler, toutefois, que parmi les premiers ouvriers utilisés à Brazzaville figurent les esclaves achetés et rachetés par Monseigneur Prosper Augouard à Linzolo (J. Ernout, 1995, p. 6), au Loango (D. Ngoïe-Ngalla, 2010, p. 49-52) et dans le Haut-Congo. Un nombre important venaient aussi de Bouansa rachetés par le Père Zimmermann. Face à la résistance (CH. D. Gondola., p. 39) des Kongo du Pool (sous influence de deux mouvements de libération de l'homme noir : le Kimbanguisme² et le Matsouanisme³), plus proche de *Mfoa*, les esclaves constituaient une main-d'œuvre disponible et gratuite. Parmi eux figuraient, en effet, des manœuvres, les premiers

¹Il doit son nom aux soldats tchadiens qui résidaient dans la zone, aujourd'hui appelée le camp 15 août 1963.

²Mouvement politico-religieux créé par Simon Kimbangu en 1921 qui deviendra Eglise kimbanguiste en 1959.

³Au départ une association des ressortissants de l'AEF (1926), « L'Amicale », le matsouanisme devient mouvement religieux après la mort de son leader André Grenard Matsoua en 1947.

lettrés qui servirent d'auxiliaires à l'administration coloniale. On compte aussi des hommes d'Eglise d'origine servile. Monseigneur Augouard se vante à propos d'être en avance par rapport à l'administration coloniale sur le plan de l'occupation de l'espace, de son aménagement¹ et du modèle de développement des communautés humaines. Les villages chrétiens (A. B. Ibombo, 2012, p. 123) qui se multiplient servent ici d'exemple.

II – Brazzaville : une ville des migrations

Le marché de *Mpumbu* et la création de Brazzaville ont attiré une masse importante de population en majorité commerçante. On distingue essentiellement les migrations kongo, les migrations ngala et les migrations des peuples étrangers, particulièrement ceux de l'Afrique de l'ouest.

1 - Les migrations Kongo

Les mouvements migratoires des Kongo sur les deux rives du fleuve Congo sont antérieurs à la fondation du royaume Kongo. Au XVI^{ème} siècle, lorsque les auteurs comme Filippo Pigafetta et Duarte Lopes (F. Pigafetta et D. Lopes, 1963, p. 67) signalent l'existence du Nsundi, une province du royaume de Kongo dia Ntotila à cheval sur les deux rives du fleuve Congo, celle-ci était déjà très ancienne. Les migrations se sont accentuées avec la traite négrière (début XVI^{ème} siècle) et la guerre de Mbuila (1665). Au XVIII^{ème}, le contact kongo-téké relevait déjà de la longue durée. Lorsqu'intervient la Conférence de Berlin (1885), les Kongo étaient déjà dans leur habitat actuel. Le Nsundi occidental offrait, en effet, des conditions de vie et de sécurité suffisantes face au déclin irréversible du pouvoir central à Mbanza-Kongo. Ce fut pour les Kongo de souche sundi un *come-back*, puisque le fondateur du royaume, Nimi a Lukeni, en provenait comme toute la diaspora qui le suivit.

Latour de Veiga de Pinto (L. V. Pinto, 1972, p. 60 ; 77) qui décrit le Mpumbu signalent la présence remarquée des Kongo dans son pourtour. Le trafic entre les marchés de Mbanza-Kongo et celui de Mpumbu était quasi quotidien. Dans son mémoire de maîtrise, Aymard Mouanga (A. Mouanga, 2013) revient sur l'intense activité commerciale entre le Mpumbu et la circonscription administrative du Pool, d'abord par la voie carrossable, ensuite par le chemin de fer. Le

¹*Ibid.*

chantier que représente Brazzaville renforce cette présence kongo. Le Pool était proche de Mfoa. Mfoa finira par être dans le Pool. Dans l'organisation administrative du Moyen-Congo, notamment les circonscriptions de 1930, Brazzaville se trouve dans celle du Pool (Ch. D. Gondola., p. 136).

En 1925, intervient la construction du Chemin de Fer Congo-Océan, sensiblement sur le même tracé que la route des « caravanes et de portage » qui reliait le Mpumbu et le Loango. D'essence d'abord économique (P. Moundza, 2014, p. 19), il sert ensuite à transporter les matières premières exploitées par les compagnies concessionnaires (C. Q. Vidrovitch, 1972). Le train comme nouveau moyen d'échanges multiformes draine à Brazzaville un nombre important de personnes en quête d'emploi et d'aventure¹. Ces populations majoritairement du sud-ouest du Congo, l'actuelle vallée du Niari (Niari, Bouenza, Lékoumou, Kouilou) constitueront un apport substantiel en main d'œuvre.

Ces populations font partie du groupe ethnique kongo. Elles vont occuper le quartier Bacongo et, plus tard, les quartiers de Mfilou et Diata, en priorité, au sud-ouest de Brazzaville. Ces deux quartiers constituent l'entrée sud-ouest à Brazzaville. Ils se trouvent ainsi coincés entre Bacongo-Makélékélé au sud et Poto-Poto et Ouenzé-nors-est.

Mais, ce ne sont pas seulement que les hommes qui se déplacent, les langues aussi. Les deux langues dominantes sont : le *Kongo* et le *Lari*, une variante de la première. Ces dialectes sont parlés à Bacongo et Makélékélé. Le *kituba*, une autre variante du Kongo, quant à lui est majoritaire dans toute la vallée du Niari jusqu'à la côte atlantique chez les Vili. Dans l'occupation de l'espace à Brazzaville sud, le *kituba* est la langue de prédilection à Mfilou.

2 – Les migrations Ngala

Par le fleuve, à la faveur de l'activité des compagnies de navigation, les populations du Haut-Congo, les Ngala, commerçants de nature qui venaient vendre divers produits (manioc, ivoire...) et bien entendu les esclaves (A.C. Ndinga Mbo., 2000, p. 11-31) au

¹ Nous faisons ici allusion à l'apparition à Brazzaville des espaces publics de loisirs tels les Bars et plus tard les cinémas. Ils sont au départ la propriété des sujets étrangers regroupés autour d'une association dénommée : « CAMATO », sigle qui reprend les nationalités des initiateurs camerounais, dahoméens et togolais. Les premiers bars portent les noms comme Chez Mamadou, Chez Vieux Baker, Gaïté Brazza...

Mpumbu, avant la naissance de Brazzaville, l'atteignent régulièrement désormais. Bernard Toulhier parle de cette activité commerciale sur le fleuve Congo et son affluent l'Oubangui en ces termes :

Vers 1900, une vingtaine de compagnies y sont présentées. La flottille la plus nombreuse appartient à une compagnie Hollandaise la Nieuwe Afrkanske Handels Vennontschap (N.A.H.V.) d'Anton Gresshoff. La compagnie Française du Haut-Congo des frères Tréchet et la société de transport des messageries fluviales d'Alphonse Fondère possèdent également les bureaux, des entrepôts, des magasins. [...] depuis 1889, l'administration possède également son petit port aménagé au lieu-dit La Flottille (B. Toulhier, 1996, p. 67).

La présence des *Ngala* au Mpumbu va s'accroître avec l'installation dans le Haut-Congo de la Compagnie Forestière du Haut et Bas-Congo (CFHBC). Cette compagnie développe une politique de transplantation des populations (dans la perspective d'occupation des terres) qui vida des villages entiers. C'est pour Abraham Constant Ndinga Mbo une des raisons des vagues migratoires ngala vers Brazzaville.

Le premier contingent qui quitta le « pays des confluent » était composé d'anciens employés de la CFHBC et les travailleurs recrutés pour servir dans les chantiers de construction du CFCO ; ces travailleurs n'étaient plus revenus vivre sur leur terre natale. La seconde vague d'immigrants avait été constituée de Ngala qui avait fui les exactions du système colonial. La cession à l'Allemagne de la Basse-Sangha avait aussi contraint à l'exode et occasionné la naissance à Brazzaville, en bordure du quartier Poto-Poto, d'un village des réfugiés Bongo...(A. C. Ndinga Mbo, 2006, p. 197).

Les migrations les plus importantes vont être envisagées et organisées en 1925 par l'administrateur de la « circonscription du Bas-Oubangui », Darre(A. C. Ndinga Mbo, 2003, p. 171).

Cet afflux des populations Ngala aura des conséquences sur le peuple téké. Le recul téké à Poto-Poto favorise naturellement l'émergence des Ngala. Une langue va symboliser cette montée en puissance : le *lingala*. Langue commerciale jusque-là, elle sera bien plus. Le lingala va avoir une très grande influence sur la culture, la

musique notamment. Les échanges quotidiens avec Kinshasa renforcent cette emprise.

3 – Les migrations ouest-africaines

La période déterminante se situe entre 1925 et 1950. Deux raisons majeures les justifient : la construction du chemin de fer Congo-océan et l'ouverture du Lycée Savorgnan de Brazza. On le comprend, la première raison est économique. En effet, ce gigantesque chantier demanda une main-d'œuvre importante. D'où la nécessité pour la métropole de la faire venir de partout en Afrique, principalement de l'Afrique Equatoriale Française et de l'Afrique Occidentale Française (Ch. D. Gondola, 1997, p. 39). La deuxième raison est éducative, intellectuelle. L'ouverture du Lycée Savorgnan de Brazza à l'origine des cours secondaires à Brazzaville, transformé en Lycée Savorgnan de Brazzaville par l'arrêté n°28 E.J. du 09 mai 1951, le seul établissement qui préparait à la seconde partie du Baccalauréat en AEF, devient un motif de migration. Avec l'école des cadres et le centre de préparation aux carrières administratives (CPCA) qu'il abrite, ce Lycée se présente comme un établissement fédéral dispensant un enseignement destiné à préparer les cadres moyens.

Les commerçants vont suivre ces deux filières. Leur zone de prédilection sera Poto-Poto. Les activités commerciales, de mieux en mieux, organisées, mais surtout la multi culturalité qui s'enracine, les maintiennent dans ce quartier.

De cette géographie des migrations à Brazzaville, quelques leçons peuvent être tirées :

- Le village *Mfoa* devenu Brazzaville ne doit pas sa célébrité à Pierre Savorgnan de Brazza. Sa renommée est contemporaine des périodes fastes des royaumes Téké, Kongo et Loango. De Brazza ne fera que la renforcer ;
- construit au milieu de deux villages indigènes, Poto-Poto et Bacongo, la cité coloniale se positionne comme une zone tampon qui réduit la libre circulation des populations, d'où ce sentiment d'être étranger chez soi ;
- l'urbanisation et le développement de la ville ont attiré des populations de l'intérieur du pays (avec conséquence un exode rural massif), des migrations plutôt communautaires, qui vont se cantonner sur des espaces précis, selon les zones d'arrivée à Brazzaville, aux confins du centre-ville. Ces nouveaux venus dans la ville développent un mode de vie basée sur la

solidarité ethnique, avec toutes les conséquences d'enfermement et de cloisonnement sociopolitique;

- le rayonnement politique et international que va connaître Brazzaville ne changera malheureusement pas la configuration coloniale de l'espace. A la volonté de la France de s'imposer au Congo s'est ajoutée la barrière linguistique. Le français reste la langue des évolués. De même, pendant longtemps, parler le lingala à Bacongo était très mal vu comme le lari à Ouenzé ou Talangä. Naissent au fil du temps, dans l'imaginaire populaire, des stéréotypes qui vont faire le lit des hommes politiques à la veille de l'indépendance. Même à Poto-Poto qui constitue la synthèse des habitants de Brazzaville, les conflits interethniques sont récurrents, note Georges Balandier (G. Balandier, p. 116-126).

III - Les enjeux des migrations à Brazzaville

Une telle structuration de l'espace qui cantonne les populations majoritairement d'une même origine produit dans un temps long un repli identitaire inévitable. C'est sur ce substrat que la colonisation d'abord et les hommes politiques ensuite vont régulièrement s'appuyer pour s'imposer comme modèle ou référence, avec souvent des conflits ethniques. Deux conséquences majeures peuvent être retenues. La première est la perte de l'hégémonie téké à Brazzaville. La deuxième conséquence est que tout devient géopolitique et géostratégie : la gestion de l'espace, la formation du gouvernement, la nomination aux postes de responsabilité, la construction des édifices publics, les projets de développement.

1 – Le recul téké

Le recul téké sur l'ensemble du territoire congolais après le XVIII^{ème} siècle soulève une question de fond. Est-il le résultat d'une inadaptation au nouveau contexte historique (le contact avec l'occident) ou relève-t-il de l'affaiblissement du pouvoir central de Mbé (la capitale du royaume) . Ce qui est manifeste, c'est que le recul téké dans le Pool (circonscription administrative du Moyen-Congo) et Brazzaville. Au Nsundi occidental, François Ewani (F. Ewani, 1979) signalait la poussée démographique exercée par les Kongo sur les populations téké dans les Départements du Pool et de la Bouenza. Les Téké perdirent la zone qui partait de la rivière *kengué* du côté kongo et *Fulakari* du côté téké jusqu'à Mayama et Mpangala)J. Zidi., 2006, p. 25-26) en direction du nord. A Kindamba, dans le sud-ouest, ils sont

repoussés aux confins des des populations *Minkengué* de la Bouenza. La situation est similaire dans toute la Vallée du Niari où ils se retrouvent coincés entre les Kongo et les Vili.

Comme au Pool, l'autorité territoriale téké va également se réduire au fil du temps à Mfoa. Les migrations *ngala* vont, en effet, anéantir l'influence économique et politique jadis incontestable. Les Téké ne sont plus les seuls maîtres du juteux commerce de l'ivoire et des esclaves au Mpumbu. Les *ngala*, comme le montre Abraham Constant Ndinga Mbo (A.C. Ndinga Mbo, 2000), s'y intéressent maintenant avec beaucoup d'enthousiasme et semble mieux s'accommoder au système monétaire.

Au fond, les Téké qui subissent la double pression migratoire des Kongo au sud et des Ngala au nord avaient refusé d'affronter et de collaborer avec l'homme blanc qu'ils traitent d'astucieux. Depuis le traité Brazza-Makoko, la perspective de jouer un rôle de premier plan aux côtés des trois grandes communautés (kongo, ngala, occidentaux) était devenue utopique. Ils décidèrent alors de se retirer parce qu'entre la civilisation occidentale et la conservation de la tradition, de leur identité, ils firent le deuxième choix. Georges Balandier¹ résume cette réalité en ces termes :

« Le recul des Ba-téké s'explique par leur attitude (de refus) à l'égard de la colonisation et par leur médiocre insertion dans le système de l'économie monétaire ; leur ressentiment fut davantage dirigé vers le colonisateur que vers les Ba-Kongo qu'ils méprisaient plutôt en raison de leur esprit « moderniste » (G. Balandier, 1955, p. 337).

Ainsi, de la prestigieuse histoire téké, seule la toponymie a conservé le souvenir de cette antériorité à Brazzaville. Les *nga tsié* n'ont plus, depuis, réussi à s'imposer au plan politique. Le recul téké permet aux Kongo et aux Ngala, désormais rapprochés par l'histoire, d'occuper le terrain. Mais pour quelles ambitions ? La marche vers l'indépendance et la création des premiers partis politiques vont élucider le positionnement de chaque peuple dans la recherche du leadership post indépendance. Brazzaville devient alors un champ de lutte de pouvoir.

1.

2 - L'imposture ethnocentriste

Par ethnocentrisme, il faut entendre :

« La manière fâcheuse dont les élites au service d'une minorité de pouvoir, au pouvoir ou dans l'Opposition, abusent de l'ignorance ou de la naïveté du plus grand nombre, non pour défendre l'intérêt général, mais pour assouvir plutôt leurs égoïsmes au détriment de l'Etat, de la Nation ou de la République »(Ch. Z. Bowao, 2014, p. 25).

Cette imposture qui traverse l'histoire du Congo puise sa source dans les événements de 1959 (« la guerre civile ») dont les prémises se signalèrent déjà en 1958. En effet, la contradiction entre l'Abbé Fulbert Youlou (Kongo) et Jacques Opangault (Mbosi), deux leaders politiques, finie par générer le mécanisme du bouc émissaire comme « leitmotiv » du désir mimétique. Le désir de pouvoir et la violence s'installent au cœur du jeu politique(J.M. Wagret., 1963, p. 85). Si l'on ne trouve pas de rivalités directes entre ces deux groupes ethnolinguistiques dans l'histoire précoloniale du Congo, l'histoire récente renseigne que l'opposition politique ne met pas aux prises Youlou et Opangault, mais Félix Tchikaya et Jacques Opangault. C'est l'opportunisme de Youlou, notamment sa volonté de jouer un rôle actif dans la vie politique qui le met au-devant de la scène. Les conséquences de ces événements à forte connotation tribale qui ont duré quatre jours sont lourdes. Selon Rémy Boutet cité par Joachim Emmanuel Goma Thethet :

« 120 personnes ont été tuées, 170 blessés graves, plus de 350 maisons détruites. De nombreuses personnes ont été arrêtées pour incitation à la violence parmi lesquelles Jacques Opangault et Simon Pierre Kikhouna Ngot. Ils retrouveront leur liberté cinq mois plus tard à la faveur d'une loi d'amnistie »(J.E. Goma-Thethet, 2015, p. 206).

Dans cette recherche de l'affirmation¹ du leadership politique, c'est Fulbert Youlou qui s'en tire le mieux au sortir des législatives de 1959 qu'il remporte. La crise politique de 1959 devient une matrice que le peu d'ingéniosité et de dépassement de la classe politique ne réussirent pas à reconfigurer : ni l'institution du parti unique, ni les slogans sur l'unité nationale, ni la Conférence Nationale Souveraine et sa cérémonie de lavement des mains, ni les gouvernements d'union

1

nationale n'infléchiront considérablement la menace. Le retour systématique à l'ethnie comme grille de lecture et base de positionnement politique et social conduit à ce que Dominique Ngoïe-Ngalla (D. Ngoïe-Ngalla, 2006) appelle *Le retour de l'ethnie*. Face à l'ethnie, deux positions se dégagent : la prégnance de l'ethnie sur les hommes politiques qui se traduit par le manque de liberté de pensée et d'action et la manipulation de l'ethnie par les hommes politiques. Le principe de base qui s'impose au-delà de tout est, non tant celui de « diviser pour mieux régner », mais « diriger pour mieux régner ».

L'année 1959 peut être retenue comme *terminus a quo* des ruptures sociales et politiques au Congo. Elle crée dans l'imaginaire populaire le mythe « d'être au pouvoir » qui, potentiellement, favorise l'ascension administrative, intellectuelle et confère une sécurité virtuelle et/ ou réelle. Commence alors le règne ininterrompu de l'ethnocentrisme.

3 - Ethnocentrisme et imaginaire

Le cloisonnement nord-sud de la ville et les crises mimétiques récurrentes ont eu des répercussions néfastes sur l'imaginaire populaire. On assiste au fil du temps à une production populaire des stéréotypes. Chaque ethnie est identifiée à un comportement : les Kongo (Lari) passent pour être des hommes têtus, des « révolutionnaires-nés » comme ils s'appellent eux-mêmes ; les Ngala sont traités d'assoiffés de pouvoir, des gens qui ne peuvent vivre sans le pouvoir politique, des voleurs de deniers publics ; les téké, de timides, d'effacés, comme les Vili ; les Kongo (de la vallée du Niari) de fourbes.

Ces clichés, simplistes au demeurant, dénotent des frustrations, des refoulements incessants de l'autre, bref des vicissitudes de la vie politique. Mais concrètement, au plan sociologique, on a beau les nier ou les sous-estimer, ils construisent et structurent au quotidien les rapports sociaux et définissent les choix. Toute la démarche repose donc sur la construction de la peur et la diabolisation de « l'autre », pensé et présenté comme obstacle et menace à l'accession, à la pérennisation du et/ou au pouvoir. La violence verbale et la réduction ontologique de « l'autre » (ramené au niveau de *nzoba*¹ en lingala et de *bantu ba mpamba mpamba*² en kongo) qui les accompagnent

¹Idiot, vaurien

²Hommes de peu de valeur

s'érigent en système de défense et de légitimation de soi dans une perspective autarcique et narcissique.

La division de Brazzaville en deux blocs distincts : le nord de la ville pour les peuples ngala et le sud pour les kongo, pose des vrais problèmes d'intégration intercommunautaire et de développement harmonieux de la ville.

4 – Ethnocentrisme et développement

On soulève souvent le caractère négatif des événements de 1959. Les efforts de réconciliation, de maintien d'un mieux-être collectif sont très peu évoqués. La volonté d'Opangault de diviser le pays en deux, proposition qu'il retira très vite, conscient de son échec en cas de référendum, eut sans doute plus d'écho que tous les efforts postérieurs fournis. Et depuis, peu importe la nature du régime, les projets de développement de Brazzaville quels qu'ils soient prennent généralement un contour politique. En effet, lorsqu'on annonce par exemple la construction d'un édifice d'intérêt public, le problème n'est pas tant la construction, son opportunité, moins encore le coût, mais le lieu. Si le choix tombe sur la partie nord de la ville, la réaction au sud est : « on savait ! ». L'inverse ne passe pas aussi inaperçue : « ils ont joué à la géopolitique », et vice-versa.

Cette bipolarisation de la ville et de la vie politique n'affecte pas que le champ politique et économique. Le sport ne fait exception. En effet, souligne Patrice Yengo, dans la physionomie de la capitale congolaise,

« Les éléments du quotidien deviennent ainsi performatifs et peuvent servir de signe de prédiction politique. Le football apparaît comme la scène qui se prête le mieux à cette disposition »(P. Yengo, 2006, p. 43).

L'équipe Etoile du Congo, par exemple, est considérée comme celle des ressortissants du nord, les *mbosi* ; Diable noir, ceux du sud, les *Lari* ; le Club Athlétique Renaissance Aiglon (CARA), celle des ressortissants de la Vallée du Niari, et Patronage, ceux de Poto-Poto, le *melting pot*. De ce fait, le championnat prend souvent des allures politiques. Lorsqu'Etoile du Congo sort Champion, on pense toujours que c'est avec le soutien du pouvoir en place et lorsque c'est Diable noir, la menace d'un renversement de régime est souvent évoquée.

Dans l'espace et dans le temps, ce tableau des rapports sociopolitiques nés des migrations à Brazzaville, au-delà de son

évidence, est une réalité de plus en plus dépassée. En effet, faire reposer tout le poids des enjeux politico-ethniques sur les migrations est un raccourci. L'ouverture du pays à l'extérieur comme l'indépendance de plus en plus prouvée des cadres (qui n'ont aucun lien ni soutien d'un parti politique quelconque) permettent de jeter un autre regard. Depuis la fondation de Brazzaville, l'encrage social des poches de résistance contre la dérive ethnocentriste est manifeste. En leur temps, pour tenter de tuer dans l'œuf un conflit qui menaçait de prendre des allures d'une guerre civile, les deux protagonistes, Youlou et Opongault, firent une tournée (dans une même voiture) dans toute la ville¹. Même si les effets escomptés ne furent pas à la hauteur des enjeux que suscita le conflit, la démarche fut retenue comme l'amorce d'un dialogue possible. Leur proposition de créer un parti unique avec le soutien de Sékou Touré de la Guinée se matérialisa après l'indépendance. Aujourd'hui encore la majorité des partis politiques demeurent tribaux certes, mais des exceptions ne manquent pas. En dehors de l'ancien parti unique, le Parti Congolais du Travail (PCT), on note, faut-il le préciser, une présence timide, géostratégique, des membres d'autres ethnies dans des parties à caractère régionaliste. L'Union Panafricaine pour la Démocratie et le Progrès Social (UPADS) du temps de Pascal Lissouba et Mouvement Congolais pour la Démocratie et le Développement Intégral (MCDDI) du temps de Bernard Kolélas ont donné cette image de façon éphémère et non convaincante. En dehors du champ politique, les mariages interethniques se sont sensiblement développés². Par ailleurs, l'administration publique et privée contribue de manière efficace à tisser de nouveaux rapports en dehors des considérations politiques et tribales. C'est dans cette perspective qu'au tournant des années 1970, des quartiers comme Moungali et Plateaux de 15 ans se sont donné le statut de zone multiculturelle. La dynamique est également déclenchée à Moukondo depuis près de deux décennies. De même, la valse des populations lors des guerres de 1993-1994, 1997, 1998-1999 ont fait tomber beaucoup de préjugés sur l'autre. Au sortir de celles-ci, parler le Lari à Talangai n'est plus un tabou (en temps normal) comme le Lingala à Bacongo. Mais tout ceci demeure encore insuffisant et très fragile³.

¹ Témoignage de Bernard Kombo Matsiona au cours de l'émission *L'homme et son temps* diffusée à la DRTV, Brazzaville, lundi 26 octobre 2015.

² C'est un constat. Nous ne disposons pas de chiffres officiels, s'ils existent.

³ La Conférence nationale Souveraine (1992) comme les différents dialogues nationaux ont néanmoins permis d'exorciser le mal et esquisser les bases de la construction harmonieuse de la Nation congolaise.

On le comprend, le cloisonnement de la ville ne s'est pas imposé comme une réalité immuable. Des politiques culturelles novatrices et un plan d'urbanisation audacieux peuvent le dompter. C'est dire, que si les divisions physiques et imaginaires sont certes le résultat d'un héritage historique, colonial, elles relèvent beaucoup plus d'une construction politique. La différence entre la nature des rapports sociaux, les discours et les pratiques politiques confirme cette imposture qui trouve dans le champ de l'ethnocentrisme ses terrains les plus fertiles.

Conclusion

Brazzaville a acquis sa notoriété il y a plus d'un siècle. Son rayonnement international et tous les effets d'entraînement ont constitué un véritable appât tant pour les nationaux que pour les étrangers. L'amélioration progressive des voies de communication et l'institution du travail salarié, l'ouverture des lieux de plaisance comme les bars et plus tard les cinémas, de même que l'amorce d'une formation des cadres moyens de l'administration, provoquent dans l'entre-deux guerres un afflux massif de population. Mais, très vite ce boom démographique va devenir un problème à la fois politique et social. La recherche du leadership politique prend le pas sur les efforts d'intégration inter communautaire. Les plans de développement de la ville depuis l'époque coloniale, la gestion de la dynamique de l'occupation de l'espace, avant et après la colonisation, se sont révélés comme un défi national, et pour cause. L'ethnocentrisme s'est, en effet, imposé comme valeur et mode de gouvernance. L'unité, le vivre ensemble, la construction de la Nation, le développement multidimensionnel de la ville dépendent désormais d'un probable équilibre sociopolitique. Au fond, le problème n'est pas tant cette géographie des migrations, le problème réside dans la capacité ou non des gouvernants à se situer au-delà des contingences ethnocentristes. Il faut constater que l'urbanisation n'a pas réussi à réorganiser l'espace. Les politiques sociales et culturelles non plus. Dans ce domaine, les contrastes entre les rapports sociaux plutôt apaisés et la récurrence des conflits politiques sont frappants. Le poids de l'histoire est-il trop lourd ou sommes-nous devant une crise de l'imaginaire qui bloque l'ouverture des perspectives novatrices libérées de la connivence et du complexe ethnique? Vouloir s'en sortir suppose qu'il faut inventer de nouvelles manières d'habiter son histoire et de se mouvoir autrement dans un espace urbain qui transcende les peurs et réprime les extrémismes tribaux. Ce dépassement a déjà eu lieu à travers le long

et complexe processus de formation des chefferies et des royaumes au fondement de l'histoire du Congo. L'histoire renseigne à ce sujet que les sociétés précoloniales kongo, téké et mbosi n'ont jamais vécu en vase-clos. Elles ont tracé et jeté des ponts entre les communautés. Sans vouloir nous inscrire dans la même plage temporelle de la longue durée, la conscience de former une nation solide et prospère qui soutient l'existence de ces institutions sociopolitiques, montre que ces sociétés avaient réussi à transcender les clivages et construit des modèles d'une humanité épanouie. Rendre compte de cet héritage, c'est aussi se donner les moyens de faire mieux.

Tel a été le défi de Brazzaville, tel demeure celui de son avenir afin qu'*in fine* sa modernisation et son développement ne soient pas simplement du *bu mpala bua mpiéma*, c'est-à-dire, « la beauté inutile des tombeaux », un trompe-ciel.

Bibliographie sommaire

- Augouard, P., 1882, « Voyage au Stanley-Pool », *Missions catholiques*, n°668.
- Balandier, G., 1955, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, Paris, Presse Universitaire de France.
- Balandier, G., 1985, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Sociales.
- Banzouzi, J. P., 1986, « L'histoire du Congo à travers les rues de Brazzaville », Journées d'études sur Brazzaville, *Actes du Colloque sur Brazzaville*, du 25 au 28.
- Bowao, Ch., 2014, *L'imposture ethnocentriste*, Brazzaville, Editions Hemar.
- Brisset-Guibert, H., 1988, *Histoire de Brazzaville. Identité coloniale et identité nationale*, Université de Poitiers, Thèse de doctorat, ronéo.
- Collantes Diez, C., 2008, *La ville africaine : entre métissage et protestation. De la colonisation européenne à la période actuelle*, Paris, L'Harmattan.
- Dianzinga, S., « Evolution d'une ville coloniale : Brazzaville de 1984 à 1945 », *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, Brazzaville, n° 12.
- Frey, R., 1980, *Livre d'or du centenaire de Brazzaville, 1880-1980*, Brazzaville, Editions Publi-Congo.
- Goma-Thethet, J. E., 2015, *Les alliances dans la vie politique du Congo (1945-1997)*, Thèse de doctorat d'Etat d'histoire,

- Brazzaville, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi.
- Gondola, Ch. D., 1997, *Villes miroirs. Migrations et identités urbaines à Kinshasa et Brazzaville (1930-1970)*, Paris, L' Harmattan.
- Menga-Poaty, R., 2013, *Brazzaville et les lieux de mémoires*, Thèse de Doctorat Unique, Brazzaville, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi.
- Ndinga Mbo, A. C., 2000, « Les ngala dans la traite négrière atlantique (XVII^{ème}-XIX^{ème} siècles) », *Annales de l'université Marien Ngouabi*, vol I, Brazzaville.
- Ndinga Mbo, A. C., 2006, *Savorgnan de Brazza, les frères Tréchet et les Ngala du Congo-Brazzaville (1878-1960)*, Paris, L'Harmattan.
- Ngoïe-Ngalla, D., 2010, *Au royaume de Loango, les athlètes de Dieu (1880-1930)*, Paris, Publi Book, 90p.
- Pigafetta., F et Lopes, D., 1963, *Description du royaume de Congo et de ses contrées environnantes (1561)*, Traduction française de Willy Bal, Léopoldville.
- Toulier, B., 1996, *Brazzaville la-verte*, Brazzaville, Centre Culturel Français.
- Yengo, P., 2006, *La guerre civile du Congo-Brazzaville, 1993-2002. « Chacun aura sa part »*, Paris, Karthala.
- Wagret, J.M., 1963, *Histoire et sociologie politiques de la République du Congo (Brazzaville)*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- Zidi, J., 2006, *Les limites septentrionales du royaume de Kongo dia Ntotila. Une étude toponymique (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècle)*, Mémoire de DEA, Brazzaville, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi.